

TOSIGO ARDENTO
(trad. François-Michel Durazzo)

Para
María del Carmen Marí:
...The nobleness of life
Is to do thus *Embracing*: when such a mutual pair
And such a twain can do 't, in which I bind,
On pain of punishment, the world to weet
We stand up peerless.

WILLIAM SHAKESPEARE

*Exim Annaei Lucani caedem imperat is profluente sanguine ubi frigescere pedes manusque
et paulatim ab extremis cedere spiritum fervido adhuc et compote mentis pectore intellegit,
recordatus carmen a se compositum, quo vulneratum militem per eius modi mortis
imaginem obisse tradiderat, versus ipsos rettulit, eaque illi suprema vox fuit.*

TACITE

I

Sortant du brouillard dans la froideur

d'une mer triste se détachent
indécises les stations balnéaires.
Les longues promenades de planches
semblent se perdre dans un miroir
embué

Des fauteuils esseulés des parasols à la dérive. Et
tu écoutes
le bris de lames
anciennes.

La proue d'une barque
se balance solennelle dans la blancheur. Souviens-toi de la vieille
automobile de ma grand-mère – C'est une fin d'été, les
premiers froids, au crépuscule ; des hommes
à l'aide de panneaux aveuglent les portes et les fenêtres
la grande maison de vacances. Et la voiture, noire, immense,
splendide, comme une embarcation
funèbre – silence de photographie : Nous montons
tous. Je vois la plage s'éloigner
depuis la vitre le vent agite les palmiers.

Cependant

je vieillis. Des
filles se promènent
sur le sable pieds nus, elles protègent
leur cou enroulant leurs bras
autour de leur chandail. Je les entends
rire. Leurs visages
se perdent dans le brouillard. Les vagues se brisent
lentement. Comme de lisses
animaux moribonds
les échelles crissent.

On entend

mêlée à la rumeur des flots
la musique de lointains
haut-parleurs, d'une piste
d'autos tamponneuses.

Des terrasses
de plages solitaires,
un verre dans la main.

Toujours tu fus
nocturne. C'est pourquoi tu aimes
Istanbul la somptueuse, et tu aimes Venise,
et le petit matin à New York, les voitures
de police sous la pluie.

Oui,

Souviens-toi : l'Atlantique dans la solitude des môles,
le clapotis contre les piliers agite l'eau
des cadavres de rats, les
lumières
fantomatiques
d'un transatlantique, quelqu'un passe

sur le sol humide, avec
des bottes de pluie, dans le silence
gelé, au fond
d'énormes portes métalliques,

comme à présent se perdent

sur la mer calme
les stations balnéaires détruites,

leurs larges promenades pleines de mystère.

Des dames phosphorescentes passent lentement. Les mouettes
passent de l'autre côté du
brouillard. Les pieds de la table
cloués dans le sable,
brisent des coquillages. Le

Monde s'effondre. Ah !

merveilleux. Nous assisterons à une chute mémorable.
En la contemplant, assure ton geste, donne
un
pourboire.

Comme l'eût fait cet
enfant qui partait dans l'automobile de ta grand-mère,
en voyant s'éloigner la plage
et les palmiers qui brillaient dans le vent. Laisse

s'écouler la nuit, bois,
écoute
la mer qui
se brise
contre les bains détruits.

Au-delà de ces eaux
Alexandrie, Smyrne, le Rêve d'Alexandre, les ruelles
sales
de quelque port.

Et

Ecoute cette petite musique qui vient
des haut-parleurs d'une piste
d'autos.

Une vieille

et mielleuse et
stupide
chanson.

Une nuit, Piazza
San Marco, contemplant
sa splendeur,
tu imaginas
qu'elle serait le lieu
idéal
pour finir tes jours. Oui, la dernière bouteille,
les petits orchestres
avec leur musique, des Japonais qui passent et de splendides
adolescentes,
l'ombre d'Ezra Pound.

Oui, mais
pas en Hiver, as-tu pensé,
encore que ce serait plus honorable, mais
une de ces
nuits étonnantes de fin d'Eté
parmi des centaines de touristes, une valse musette,
ta mémoire est semblable au lit d'une putain. Et, toi,

ne faisant plus qu'un avec la grandeur
de la Piazza,
sous l'effet progressif des somnifères,
tu verrais peu à peu s'effacer les colonnes, les coupoles
de la Basilique, tandis que dans ton cerveau s'éteindrait
la musique, les voix. Peut-être
reverrais-tu, Les
Ménines, The Winter's Tale, Maria Calas, en essayant
de garder un port
altier.

Tandis

que les palais s'estompent, l'eau
pourrit leurs fondations, leurs pierres recouvertes
de mousse.

Au nom de

Dieu, laisse donc ! Tous sont partis !

Et tu lèves

devant la splendeur de la Lune
cette autre Lune de ton détachement.

Il y a des lumières dans le brouillard.
Dans le lointain. Comme des perles.
La mer passe sa langue. Il passe des femmes
d'or et des automobiles
fascinantes. Tu entends
une chanson, l'une de celles qu'on appelle
espagnoles. Les lumières d'une grande roue. Tu bois
la dernière goutte.

Tu baiserais
les lèvres de la mort.

Quelques couples
s'étreignent, comme des fantômes
dans le brouillard des promenades.

Tu ne possèdes

rien.

Ce sable
que tu prends dans la main.

Il y eut un matin,

– les palais se reflétaient dans le Grand Canal
comme des bijoux jetés sur un drap de soie –,

Je parcourais les salons
d'un de ces palais.
Il était plein de touristes,
étonnés de son luxe ;
un professeur – sans doute –
monologuait devant quelques enfants
devant une toile.
Ils ne la regardaient
plus comme si cela
eût été le passé (avec moi-même
que tant console cette beauté), mais
comme les signes
indéchiffrables d'un autre monde.

Je pensais que ces plafonds et ces peintures, ces
meubles et ces objets
précieux, ces parures, tout cela, un jour,
avait été choisi par quelqu'un (quelqu'un dont nous pouvons
à peine imaginer la vie)
car c'était le décor naturel
de son existence.

Nous déambulions dans un aquarium mort,
morceaux d'un rêve abandonné
sans aucun lien
avec la vie.

Et je pensais aux Stanze
du Vatican,
créées pour le plaisir d'un grand Pape.
Il aurait
brisé son verre contre une fresque
par une nuit délicieuse
Et Raphaël eût de nouveau orné ce mur,
peut-être mieux encore.

A présent cette beauté
était quelque chose qu'on devait
surveiller, protéger, gloire
inimitable, étrange,

qui mourait
dans les yeux
d'êtres incapables de la concevoir.

Mais là serait sans doute
ma chance. En voir la fin.
Et comme cette beauté

la solitude de ma mémoire.

Et c'est pourquoi
tu ne dois pas craindre
la mort. Ne l'imagine
pas même honorable,
orgueilleuse, enchâssée
dans ce joyau splendide
de la Piazza.

Un jour peut t'emporter
entre les tôles brûlées
d'une voiture. Tu peux mourir seul dans un hôtel. Prends une poignée
de sable. Il est humide. C'est comme prendre
une trace dans la main. Ecoute

le clapotis de l'eau

contre les piliers.

Solennelles, abandonnées, dans le

brouillard,

flottent les stations balnéaires.

La rumeur de cette mer

qui se brise, obscure. Tu comprends

presque tout. Tu bois

sur fond de lumières auréolées dans le brouillard

d'une piste d'autos

tamponneuses. La Mort danse pour t'exciter

sur une piste de ciment une chanson

stupide. Il passe

des fillettes qui sont des abîmes.

Ah ! écoute. Ce sont les rames

des nef^s achéennes. Ecoute

le zzzzzzzzzzzzz des mouettes

qui traversent

le brouillard.

Ciel de chair

humide.

Le monde s'arrête.

Dieux

du suicide.

Lune violente de Vivaldi.

II

Si cela seul

était resté Si nous ne lisions pas

Homère
Virgile, Tacite. Si aucune
ruine n'était parvenue à nos yeux

il suffirait

de cette colonne,
solitaire au bord du promontoire,

juste assez haut pour qu'un homme
s'y repose et, contemplant le paysage
à la fraîcheur des pins,
laisse s'envoler ses pensées.

Colonne au soleil du soir
immense de Sicile. Le passant
s'arrête étonné.

Tout est folie hors de ce lieu.

Et nous entassâmes quelques bûches
près d'elle, et nous fîmes un feu,
et en regardant le feu nous bûmes du vin
et le couchant comme un paon
se ferma peu à peu lointain et solitaire
au fond des eaux. Quelqu'un entonna
des vers de l'Iliade, exaltant
un défi et la valeur des hommes
devant des portes sacrées.

Comme

elles réchauffaient
le cœur comme
revivaient
l'émotion la plus ancienne,
celle de la gloire, du sang et de la victoire.

Un chien
qui descendait de la montagne
s'approcha. Nous lui jetâmes
un morceau
de pain.

La colonne

se coupa dans la lumière
d'une nuit grandiose qui montait.

Oui. Cette clarté.
Décidée par quelqu'un
contre le Destin lui-même.

Nous nous coucherons auprès d'elle,
pour la regarder
et lécher nos blessures.

et III

Shakespeare sauva de justesse
sa
tête. c'est quelque chose
sur quoi nous devons
réfléchir mesurer

soigneusement
notre
cou.

Ensuite

il voyage. Il convient
(néanmoins) – tandis que discours
comme un cyclorama
le paysage – il convient
de méditer beaucoup ce
que Montaigne écrivit de la sottise :
« Mon jugement
ne se corrompt pas seulement
à la main d'un maître si impétueux :

mais aussi
ma conscience. »¹ Et

Oh, oui, Monde, Passe !
Stendhal s'est assis à ce
café.

(peut-être
Stendhal ne s'est-il pas encore
assis
dans
ce café) Je me souviens d'une nuit c'était l'Hiver la
lune était une déesse solennelle.

Les portes du Florian
brillaient
comme des papillons d'or dans la brume.

J'étais en train de boire lentement
quand entra un couple et derrière eux
un chien.

Ils s'assirent
sous une de ces peintures agréables
de Casa et de Carlini. Un garçon
arriva et servit du café, des pâtisseries.
Il se retira. Et peu après
il revint avec une écuelle
d'argent, pleine d'eau
et la disposa près du chien.

Cette splendeur ne s'improvise pas.
Comme les yeux des petits cireurs
d'Istanbul, comme la lèpre du Caire.
Savoir que la fin d'un monde
n'est rien que la vaine répétition
de certaines mésaventures déjà connues,
et jamais avec un intérêt supérieur à celui d'un service
crépusculaire et parfait.

Bien.
Shakespeare sauva de justesse sa
tête. Ne l'oublie pas. C'est quelque chose que nous devons
avoir toujours
à l'esprit. Apprends
à survivre. Jamais

¹ *Essais*, III, 8, "De l'art de conférer".

notre tête
n'a eu
une grande valeur.

Souviens-t'en

Souviens-t'en

tandis que passent les gondoles
comme des lèvres de la Mort tandis que passe ta vie
et que tu la reconnais en quelque
fragment

des oiseaux
passent le brouillard. La mer se brise
contre les môles. Et
rien ne signifie
rien, l'histoire
de la chair pourrie,

ah, et toi,

buveur solitaire

qui vois tout

ah, toi,
qui sais la fin

Tu contemples

dans la lumière du crépuscule
des façades sérénissimes, tu vois sur la Douane à Venise
s'éteindre l'or
du monde, la Fortune soudain tranquille
dans le silence des vents, tu vois

la ville s'enfoncer

tu as vu le temps des eaux.
Et ce que tu aimais, tu respectais, flotte
comme des débris dans la houle.

Pense à Shakespeare.

Souviens-toi comme est belle cette Piazza
pour mourir.
Sans connaître personne. Une de ces magnifiques
nuits d'été, les orchestres jouent tout

est plein de gens

inconnus. Quelques somnifères.
Et de l'alcool.

Tandis que la lune passe
et que tu vois s'évanouir la beauté.

Plus tard, on dirait : un
étranger, oui, le cœur peut-être. Avant de faire ton autopsie.

Que trouveront-ils.

Des rues aveuglent le voyageur des visages
de femmes

La

nuit est une folie. Elle a
un éclat de miroirs. Tu sens
comme l'alcool fait un
avec ton corps,
te rend parfait comme un vers de Virgile.

Tous

ceux que je fus sont
morts durant des nuits
semblables. Tu bois
jusqu'à la dernière
goutte, tu sors, tu sens le froid sur ton
visage, un taxi passe

Puis il y a le désert. Rimbaud le traversa.
Oui, Rimbaud, cet atroce malade.
Il défendait
sa ceinture cousue d'or.

Je le revois, en entrant au Jeu
de Paume, dans la petite salle
à gauche, sur la toile
de Fantin-Latour. Ah, une
de ces nuits orgueilleuses,
avec les amis, à boire, rêver
de gloire, à côté de Verlaine,
Lune de ces cieux.
Ah, le vers qui serait éternel.

Il a les yeux dans le vague. Peut-être est-ce la nuit
du célèbre « Merde
à la Poésie ».

Il pose, je crois. Il sait
que d'autres comme lui visiteront ce portrait
avec le temps.

Verlaine brille.

Ce « Merde »
lui semble encore
croire en la Poésie. Lui l'a vue
se perdre, tandis qu'il caresse une coupe verdâtre il l'a vue
s'effacer dans la
brume d'une impasse misérable, comme
une
putain qui
se retire
fatiguée.

Dans
la nuit vitreuse

on boit.

Je pense
à
deux événements
postérieurs :

Ernst Jünger
contemple
d'une fenêtre du Majestic
Paris éteint. Quel que soit le vainqueur
dans cette guerre qui

Temps

d'assassins.

Quand les lumières des avenues
brillent comme un claquement sur les trottoirs mouillés.
Et que passent de magnifiques
voitures des dames
aux regards
imposants.

Le vent vient plein d'éclats de verres,
il arrache des membres,
des fétus obstruent les égouts,
et à New York se montrent avec le jour qui pointe
sortent la tête de
trous sur les avenues
des êtres aux yeux blancs et sans poil.

Ceux qui survivront.

Pas
Rimbaud, qui posa en les attendant.
Ni Verlaine, ombre inouïe
de la Lune.

Voyez les êtres albinos,
habitués aux immondices,

leurs animaux froids.

C'est tout ce qui restera.

Cela.

Et la Sphinge.

Très souvent j'ai lu
dans l'admirable VIE DE POMPEE
sa mort. Et je me réfère
à ces pages admirables.
Mais j'insisterai sur une image :
on coupa sa tête, la conservant
pour acheter les faveurs
de César, qui
mépriserait l'offrande (et détournant
le
visage, il pleura,
dit Plutarque).
Le corps fut jeté dans un marais ;
son affranchi, Philippe, lava ses restes dans la mer
et avec les planches d'une barque
il érigea son bûcher funèbre.

Alors quelqu'un s'approcha,
quelqu'un qui jeune avait été
soldat dans les légions de Pompée,
et au nom de cette gloire il veilla sur le feu
jusqu'à ce que le plus grand des capitaines
ne fût plus que cendre.

Peut-être ces vers
répètent-ils ce geste,

et veillent-ils

un autre cadavre :
celui de l'Art.

Car seules ces cendres.

Le matin a une clarté
lunaire
de désespoir.

Oui, écoute.
Attention à ton cou.
Shakespeare le

sauva

de
justesse.

La nuit

est belle, divine.
Et qu'importe
si sombre
une Civilisation.

TOSIGO ARDENTO

I

Lo Pagán, Septiembre de 1983;
Venecia, Invierno de 1983-1984;
Taormina, Enero de 1984;
Milán –París, Febrero de 1984;
Sevilla – Cartagena, Octubre de 1984.

II

Roma (Villa Doria-Pamphili), Junio de 1982;
Lo Pagán, Noviembre de 1983;
Locarno, Enero de 1984;
Cartagena, Marzo de 1984;
Roma, Mayo –Cartagena, Julio de 1984.

III

Cartagena, Diciembre de 1983;
Lausanne, Enero de 1984;
Sevilla, Abril de 1984;
Cartagena, Agosto de 1984;
New York, Invierno de 1985.